

# CULTURE

## DANSE

### Le diable au corps

#### PARABELO ET BREU

De la compagnie Grupo Corpo.  
Jusqu'au 11 avril au Théâtre  
Maisonneuve de la Place des Arts.

FRÉDÉRIQUE DOYON

On retrouve toujours avec plaisir la compagnie brésilienne Grupo Corpo, invitée par Danse danse pour la troisième fois en moins de dix ans. L'énergie contagieuse de sa danse boulimique et le métissage singulier des genres hypnotisent encore. Même si l'exotisme séduisant des premières rencontres ne cache plus une certaine redite gestuelle.

*Parabelo*, dont la création re-

monte à 1997, s'inspire des rythmes et chants de l'arrière-pays du Nordeste brésilien. Comme la majorité des pièces de la troupe, elle porte la signature originale de compositeurs populaires brésiliens, dans ce cas-ci Tom Zé et José Miguel Wisnik.

Entre vigueur et indolence, la danse souvent à l'unisson ou en canons a quelque chose de suranné — les années 80 ne sont jamais très loin —, comme si l'œuvre avait mal vieilli. On y retrouve pourtant, surtout dans le tableau final, cette explosion de joie et de couleurs vives des juste-au-corps, ces ondulations des torsos, déhanchements, sautille-

ments et grands battements qui font la marque de Grupo Corpo, fondé en 1975 par les frères Rodrigo (chorégraphe) et Paulo (directeur général et artistique) Pederneiras. Mais derrière l'apparente surabondance de mouvements souvent frénétiques surgit une certaine homogénéité gestuelle qui rend la danse lisse.

À ce titre, *Breu*, créé en 2007, nous amène ailleurs. L'univers plus sombre et *hard* de la musique d'Oswaldo Lenine Macedo Pimentel, qui conjugue les sons les plus hétéroclites — du *noise* à la flûte ancienne en passant par l'électro —, appelle une danse souvent prostrée au sol,

où l'on sent tout le poids des corps qui s'entrechoquent ou se supportent les uns les autres.

Les mouvements de capoeira et de danses de rue s'ajoutent aux éléments de danses moderne, africaine et sociale de *Parabelo*. Le chorégraphe de la troupe a voulu évoquer la violence quotidienne qui sévit au Brésil. Mais dans le décor tout en miroirs ombragés, les costumes hachurés de noir et blanc, on se croirait plutôt dans une drôle de discothèque d'un futur révolu.

Ils ont tout de même le diable au corps, ces Brésiliens...

*Le Devoir*